

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel BOURDIN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 150-152

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Eh oui ! Le prochain chroniqueur promis, c'est encore, bien malgré moi, moi. Il ne vous reste donc, chers lecteurs, qu'à en prendre votre parti, tandis que je prends mon courage à deux mains, ma plume de l'autre, pour vous mettre au courant des derniers potins du collège. Albano serait certainement mieux qualifié pour ce genre de travail, mais il se trouve en ce moment sous les drapeaux. Pauvre de lui ! A peine venait-il de déglutir, non sans force grimaces, les vers de la salade romaine « Enéide », que le voilà reparti pour trois semaines de cours — et pas de latin ! Cachant sa peine à tous, il s'en est allé, un beau matin, sans rien dire à personne. Ce n'est que deux jours plus tard que nous avons appris la triste nouvelle. Néanmoins, il a pu jouir des congés de Pâques, qui, cette année, ont duré quinze jours entiers et une moitié. Je ne sais si la cuisine n'avait plus rien à mettre dans la bouche des affamés, ou les professeurs plus rien à leur mettre en tête, toujours est-il qu'un jeudi matin, la nouvelle du départ fixé au samedi se répandit avec une telle rapidité que Jack lui-même n'y comprit plus rien. Les plus sceptiques n'y crurent que lorsqu'elle se dessina, noir sur blanc, à l'affiche des grands jours. Cela ne fit pas l'affaire des Physiciens qui, conscients de leur supériorité, chimérique et numérique, avaient annoncé à qui voulait les entendre, qu'ils auraient quatre jours de congé supplémentaire, ce qui signifiait : « Retraite au Bon Accueil ». Ils partirent donc pour les Mayens de Sion, l'oreille basse, et s'en revinrent, le verbe haut, trois jours après la rentrée, alléguant que malgré tout, ils avaient eu raison... des autorités. L'ardeur juvénile du prédicateur, M. le chanoine Dénériaz, conquit l'auditoire, Sandro y compris, et hâta sa maturité.

Mais il s'est passé bien des choses avant notre congé de Pâques. Il y eut d'abord la fête de nos deux Joseph : MM. Vogel et Walther. Le premier fut régalé d'un concerto pour violon, piano et batterie par MM. Athanasiadès, Hauser et Kalbermaten, tandis que le second recevait des ovations chaleureuses, à la hauteur de ses « Moyens ». Pour rester dans le ton, le lendemain nous mena au cinéma voir « Tambour battant ». Les tambours battaient encore le soir au souper, si fort que M. le Directeur dut, par deux fois, les interrompre par le son aigrelet de la clochette : rien de tel pour rétablir l'ordre, sinon, bien sûr, la main qui l'agite.

Si l'Agaunia avait pensé à ce système au jour de ses élections, elles se seraient sans doute déroulées avec un peu plus de calme. Les électeurs étaient tellement excités qu'ils faillirent transformer la salle de 1^{re} commerciale en une Chambre de députés. Après une lutte acharnée entre Guido et Mimi (pinson) pour le poste de président, la balance pencha en faveur du premier. Mimi, beau joueur, accepta la défaite et gratifia même son adversaire d'une pluie de confettis nerveusement confectonnés sur place.

Le jeudi suivant, sous les auspices du ciné-club, on nous enferma tous dans une salle obscure pour nous exposer en deux heures le génie Shakespeare à travers celui d'Orson Welles. Un merci à M. Rappaz qui nous présenta le drame d'Othello avec un petit papier à la main, qui servait sans doute à nous montrer discrètement que, malgré l'aisance qu'il avait à parler, il n'était pas dépourvu d'une émotion communicative devant un public — le nôtre — si distingué.

Merci aussi au « Convivium Musicum » de Genève, qui vainquit lui aussi nombre de difficultés en nous présentant un ensemble complètement modifié ; la grippe avait encore, paraît-il, fait des ravages à l'autre bout du Léman ! Les survivants nous régalerent d'une musique qui plut, même à Revillard.

Le troisième trimestre est par définition le trimestre brûlant. Aussi, pour remédier à ces chaleurs intempestives (le dortoir ne pourrait-il les mettre en conserve pour l'hiver ?), les promenades à vélo, qui donnent soif, furent tout bonnement supprimées et l'on peut voir les smokings, redingotes et complets bleus croisés des Grands déambuler quatre à quatre sur la route cantonale... (les cordonniers risquaient-ils de manquer de travail ?) Enfin, toute chose a son bon côté et nous savons apprécier l'utilité d'un entraînement : celui-ci est indispensable pour les promenades de classe (pas vrai Clemenzo ?). Ceux de 2^e commerciale nous ont prouvé qu'ils avaient la force de « monter » jusqu'à Châtaignier, fût-ce en auto-stop, à la suite épuisante d'un champion de la course à pied : j'ai cité M. Revaz. Ils conserveront du goûter conservateur, qui leur fut offert là-haut, un souvenir aussi poignant que, pour Maxence, celui de son fauteuil de paille, qui s'est précipité (le fauteuil !) de désespoir (il ne recevait plus la visite des pantalons de gabardine) du haut du quatrième étage... Burgener avait, pour l'occasion, sorti ses nouvelles lunettes de soleil ultra-chic et commandé d'un air sibyllin trois décis de mystère, sans que la serveuse pût deviner s'il plaisantait ou non. Le médium était concentré ; l'assistance, médusée. Rien ne fit : on supplia Burgener de s'expliquer, il n'en démordait pas. Finalement, très digne, il se leva (tout le monde se rassit), alla de ce pas sec qui lui est propre jusqu'au comptoir, tendit le bras, ferma le poing, agita le petit doigt et montra... une bouteille de Mistelle. Le « Mystère » fut éclairci... et bu. Burgener, le soir même, s'inscrivait auprès de Deschwanden pour suivre des cours de français supplémentaires.

Mais il n'était pas le seul à lancer la « mode-lunettes ». Bourguinet, innovateur déjà de la manière « lunatique », nous revenait des vacances de Pâques, bronzé de verres fumés (en cachette). C'est là qu'on peut estimer à sa juste valeur la puissance d'attention qu'il met à suivre les cours de M. Viatte : il en a déjà les lunettes.

Cependant Roduit (le gros) se débattait sauvagement au milieu de l'« équipapilloux ». Ses gesticulations et les cris des catcho-basketteurs résonnaient dans toute la Grande-Allée. Je crus d'abord qu'on voulait l'engager dans l'équipe comme arrière-stoppeur,

mais il s'agissait de tout autre chose. L'indiscipliné avait commis une faute très grave contre la loi-basket : il avait jeté un caillou sur le terrain : gros comme le poing disait Brunner, comme le bout du doigt disait Pépé. Malgré les menaces du capitaine, il s'en alla fièrement avec vingt centimes de plus dans sa poche, comme dommage-intérêt. Moralité : les Pépés font la loi. Le Basket-Club put, malgré ce déficit, balayer et mettre sur le terrain une autre couche... de peinture. L'inconvénient c'est qu'après vingt minutes de jeu, les cailloux avaient à nouveau remplacé la peinture. On se demande comment l'arbitre va s'en sortir dans les prochains matches. Car l'équipe est maintenant tout à fait en forme, et peut se permettre d'affronter d'autres formations ! Elle vient de faire ses débuts à Martigny, où elle ne perdit que de justesse contre le Collège Sainte-Marie, par 44-48. Les footballeurs, eux, n'ont pas encore trouvé le chemin des buts adverses et viennent d'enregistrer une nouvelle défaite (4-1) contre la formation « Capucine ».

Le vingt-cinquième anniversaire de directorat de M. Monney vint heureusement mettre un peu de joie dans ces esprits accablés. Les humanistes se dévouèrent corps et âme pour fêter notre Directeur comme il le mérite. Jean-François avait troqué sa veste de caoutchouc contre sa plus belle cravate et c'est d'une voix de stentor qu'il lut le compliment habilement rédigé par quatre auteurs inconnus. Après un morceau de fanfare dirigé de main de maître (c'est le mot) par M. Revaz et un chant plein de dynamisme exécuté par le chœur du collège, M. le Directeur remercia chaleureusement tout le monde, et la soirée se termina par un souper de circonstance et la promesse de deux heures de détente au cinéma.

Sur ces entrefaites, M. de Spengler nous revint pour une conférence sur Tolstoï, écrivain qu'il connaît parfaitement, puisqu'il est spécialiste en littérature russe. Le souvenir qu'il nous laissa ne fut en rien inférieur à celui de sa première causerie sur Dostoïevski.

Les « Jeunesses musicales » nous convièrent elles aussi à un nouveau concert. Le pianiste Hubert Mahler, attira la foule ... des petits jours, quoique Ducrey, en col dur et papillon, eût amené une forte délégation de Martigny. Les habitués des concerts se demandaient ce que Guy venait bien faire par là, lorsqu'à l'entrée, il arrêta net le préposé au guichet : « Dites-donc, vous ! vous ne voulez tout de même pas faire payer le beau-frère de l'artiste ! ».

Puisque nous parlons concert, notons encore celui donné, par le Chœur mixte de la ville. La première partie de la soirée était consacrée aux œuvres du regretté chanoine Broquet, tandis qu'en seconde partie une comédie de Sacha Guitry : « Le mot de Cambronne », interprété par le Cercle littéraire de Monthey, nous donnait le plaisir d'applaudir des artistes connus.

Lecteurs, voulez-vous savoir quel est ce mot célèbre ? Félix sera à votre disposition le lendemain de sa « matu » pour vous renseigner.

Michel BOURDIN, rhét.